



**DOCUMENTS
COMMUNISTES**

www.documents-communistes.org

MARX ET LA NATURE

Bertrand de Jouvenel

La nature est totalement inconnue de l'orthodoxie économique, ce qui est grave vu que cette science est l'éminente conseillère des gouvernements.

Premièrement, la science économique ignore les plaisirs gratuitement donnés à l'homme par la Nature, ce qui justifie leur destruction ; elle ignore les besoins humains satisfaits gratuitement par la Nature, ce qui justifie la souillure de l'air et de l'eau, voire l'épuisement de l'eau.

Mais deuxièmement, chose plus incompréhensible pour une science de la production, elle méconnaît le rôle joué par la Nature dans la production même comme il apparaît dans ce que les économistes appellent, improprement, « la fonction de production ». Car cette fonction ne comporte fondamentalement que deux facteurs, le Travail et le Capital, censés jouer dans la production des rôles proportionnels à leurs parts dans la distribution. De sorte que l'on peut aller à l'infini dans la croissance de la production, sur « le chemin d'or » dit « solovien », sans que des phénomènes d'ordre tangible interviennent dans cette marche idéale.

Cette vision n'oublie que deux choses : que la production procède à partir de matières prises à la Nature et avec le concours de forces prises à la Nature.

Marx a tenu pour très important de le souligner ; il m'a paru opportun de le rappeler par quelques citations entre beaucoup que l'on pourrait faire.

« L'homme ne peut point procéder autrement que la nature même, c'est à dire qu'il ne fait que changer la forme des matières. Bien plus, dans cette oeuvre de simple transformation il est encore constamment soutenu par des forces naturelles. »⁽¹⁾

Voilà énoncés les deux rôles de la Nature dans le processus de production : elle fournit les objets du travail et des forces concourant au produit. Marx en conclut :

« Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père et la terre la mère, comme disait William Petty ⁽²⁾. »

Aussi Marx a-t-il fortement réagi en lisant en 1875 le programme du Parti ouvrier allemand (dit Programme de Gotha). En tête de ce programme il était dit :

« Le travail est la source de toute richesse et de toute culture... »

Marx a écrit cette glose (et c'est lui qui a souligné) :

« Le travail *n'est pas la source* de toute richesse. La Nature est tout autant la source des valeurs d'usage (et c'est bien d'elles, après tout, que se constitue la richesse réelle !) que le travail qui n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme. »⁽³⁾

A cette force humaine, d'autres peuvent être substituées ou ajoutées :

(1) Livre I du *Capital*, chap. I, 2e sec., trad. de JULES ROY (Paris, Ed. Sociales, 1960), p. 58.

(2) *Op. cit.*

(3) *Critique du Programme de Gotha.*

« Dès que l'homme au lieu d'agir avec l'outil sur l'objet du travail, n'agit plus que comme moteur d'une machine-outil, l'eau, le vent, la vapeur peuvent le remplacer et le déguisement de la force motrice sous des muscles humains devient purement accidentel. »⁽⁴⁾

Dans le Livre III du *Capital*, il parle assez longuement d'une chute d'eau intervenant comme « agent naturel de la production », et il dit à son sujet :

« La force naturelle est une base naturelle de la productivité exceptionnellement grande du travail. »⁽⁵⁾

Combien rares les économistes contemporains qui rapportent les progrès énormes de la productivité au progrès énorme des forces naturelles mises en jeu ! On en parle sous une autre forme, me répond-on, en parlant de l'*input* de capital. Mais justement je me plains que l'on néglige la forme d'expression qui fait ressortir un phénomène concret et non pas seulement financier. Bien sûr, il a fallu de grands investissements pour mobiliser de grandes forces naturelles. Mais ce phénomène matériel, il faut le faire apparaître.

Or, les économistes ont eu depuis Ricardo une tendance obstinée à ne voir les phénomènes matériels qu'à partir de l'organisation sociale. Marx le signalait déjà :

« Les parts respectives que prennent au procès de production, d'une part les moyens de production artificiels (matières premières, outils, machines, etc.) et d'autre part la terre, champ d'activité primordial du travail, empire des forces naturelles et arsenal spontané des moyens de travail, semblent alors s'expri-

(4) Livre I, t. 2 de l'édition citée, p. 62.

(5) Livre III, chap. XXXVIII, pp. 225 et 229 du t.2 de ce livre dans la première traduction française (Brochardit et Vanderrydt, Paris, 1902).

mer par les parts respectives qui leur sont assignées comme capital et comme propriété foncière, parts qui sont distribuées à leurs représentants sociaux sous forme de profit et de rente, de même que le salaire constitue la part de l'ouvrier. » ⁽⁶⁾

Sans doute le produit, en tant qu'il se manifeste financièrement comme vente, se répartit en revenus de différentes sortes, mais cette distribution n'éclaire pas la matérialité de la croissance. Solow a fait ressortir que les inputs de capital dans la fonction de production (couramment réduite à ces deux termes) n'expliquaient qu'une partie mineure du progrès de la productivité ⁽⁷⁾. Quoi d'étonnant ? Puisque n'entrent dans cette fonction ni l'apport de l'ingéniosité humaine, ni l'apport des forces de la Nature.

Il n'est pas venu à l'esprit de Solow de mettre en rapport avec la croissance l'augmentation des forces naturelles mobilisées. Comment auraient-elles pu figurer dans une fonction de production puisqu'elles n'avaient pas de représentants humains dérivant des revenus de leur rente, comme avait été autrefois pour la terre le propriétaire foncier ? De celui-ci, Marx disait :

« Le propriétaire foncier personnifie le sol avec le sous-sol et se dresse sur ses ergots pour réclamer en tant que force autonome sa part du produit qu'il a contribué à obtenir ; de sorte que ce n'est pas la terre qui reçoit la part du produit qui lui revient et qui est nécessaire pour la conservation et l'accroissement de sa productivité... » ⁽⁸⁾.

Evidemment ce n'est pas là une expression d'adhésion à la

(6) Livre III, chap. XXXVIII, pp. 225 et 229 du t. 2 de ce livre dans la première traduction française (Brochardit et Venderrydt, Paris, 1902).

(7) *Review of Economics and Statistics*, 1957.

(8) Livre III, chap. WLVII, p. 424 de l'édition citée.

revendication du propriétaire ⁽⁹⁾ mais c'est la constatation qu'une contribution à la production n'est reconnue qu'à partir du moment où des acteurs humains se dressent pour la personifier. C'est ce qui vient d'arriver.

De même les valeurs d'usage de la Nature répondant à des besoins humains comme l'eau, n'apparaissent dans le champ de vision de l'économiste qu'à partir du moment où il fait des dépenses monétaires pour assurer la livraison d'eau. Et les valeurs d'usage correspondant à des plaisirs qu'à partir du moment où il faut payer pour en jouir : la promenade subordonnée à la cotisation de membre d'un club de golf.

Il est alors évident que la perception économique de la Nature ne peut être que le résultat de la raréfaction de ses bienfaits. C'est-à-dire qu'elle ne peut être que l'effet de rétroaction de son *mismanagement*. C'est le phénomène que l'on voit se développer à présent.

(9) Marx écrivait : « Lorsque la société actuelle sera arrivée à un degré d'organisation économique plus élevé, le droit de propriété de quelques individus sur les terres constituant le globe paraîtra aussi absurde que semble insensé, dans la société d'aujourd'hui, le droit de propriété d'un homme sur un autre homme. Ni une nation, ni toutes les nations couvrant le globe ne sont propriétaires de la terre ; elles n'en sont que les possesseurs, les usufruitiers, ayant pour obligation, en bons pères de famille, de la transmettre améliorée aux générations futures. » (Livre III du *Capital*, VI^e partie, chap. XLVL)